
Quelques réflexions sur les sociétés insulaires du Pacifique

Christian Huetz de Lempis

**Édition électronique**

URL : <http://echogeo.revues.org/3753>

DOI : 10.4000/echogeo.3753

ISSN : 1963-1197

Éditeur

Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique
(CNRS UMR 8586)

Référence électronique

Christian Huetz de Lempis, « Quelques réflexions sur les sociétés insulaires du Pacifique », *EchoGéo* [En ligne], 5 | 2008, mis en ligne le 27 octobre 2011, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://echogeo.revues.org/3753> ; DOI : 10.4000/echogeo.3753

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2016.



EchoGéo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

Quelques réflexions sur les sociétés insulaires du Pacifique

Christian Huetz de Lempis

- 1 Il y a, me semble-t-il, une très heureuse cohérence dans la juxtaposition d'un hommage à Joël Bonnemaison dix ans après son départ et d'un colloque sur l'avenir des pays, Etats et collectivité insulaires du Pacifique. Il existe en effet une remarquable continuité entre la pensée de Joël sur les spécificités insulaire et ce thème du présent et du futur des entités politiques se partageant les archipels du Pacifique. Il s'est certes déroulé bien des événements dans le Pacifique ces dix dernières années, mais la compréhension de ce qui s'est passé et, peut-être, de ce qui se passera exige de revenir aux réflexions de Joël sur l'identité, le territoire, les sociétés, c'est à dire de retrouver les racines culturelles profondes des comportements insulaires. « L'arbre et la pirogue » « Tanna : les hommes lieux » ou encore « La dernière île »¹ pour me limiter à trois ouvrages principaux sont les clefs d'une perception des réalités insulaires qui ouvre des portes bien au delà du temps où ils ont été écrits et du seul Vanuatu.
- 2 Le principal constat, dix ans après le départ de Joël et 20 ans après la parution des grands livres que nous venons d'évoquer, c'est que le monde des îles et archipels du Pacifique océanien a vu se développer des turbulences et des fermentations internes et externes débouchant parfois sur des crises et des violences pouvant remettre en cause l'unité et l'existence même de certaines entités territoriales. Crises aux Fidji, crises en Papouasie-Nouvelle-Guinée, crises aux Salomon, crises même dans les minuscules Etats de Nauru et de Tuvalu, si l'on englobe dans ce dernier cas les crises environnementales : la vision irénique d'une « Pacific Way » permettant de résoudre les conflits par le dialogue et le consensus est ainsi largement remise en question. Certes, ce n'est pas totalement nouveau, et Joël lui-même avait perçu les prémices et premiers épisodes majeurs de cette désorganisation, depuis la crise de la naissance du Vanuatu jusqu'à la guerre de Bougainville à partir de 1984 et le premier coup d'Etat du colonel Rabuka aux Fidji en 1987. Mais on y voyait alors souvent une sorte de pêché de jeunesse de ces nouveaux

Etats ayant tout juste accédé à l'indépendance. L'explication paraît aujourd'hui bien sûr insuffisante !

- 3 Il est vrai que l'on retrouve dans les difficultés des îles du Pacifique un certain nombre d'éléments d'explication qui peuvent, on le verra, être aggravés par l'insularité, mais qui appartiennent plus généralement à l'histoire et à l'environnement géopolitique de ce que, par commodité, nous appelons « les Suds ».
- 4 D'abord, comme en Afrique, l'appropriation et le partage colonial se sont fondés sur des découpages territoriaux réalisés dans une logique géopolitique concurrentielle et dans une logique géographique simple ne tenant pas compte de la complexité des partages des espaces insulaires entre les populations autochtones. Remarquons d'ailleurs que l'unification de bon nombre d'archipels sous l'autorité d'un souverain indigène unique est antérieure à la colonisation mais est le résultat direct de l'appui technique et militaire apporté par certaines catégories d'Européens blancs dans les décennies suivant la découverte des îles. Ces Européens (ou Américains) pouvaient être des marins déserteurs, voire kidnappés par le roi lui-même dans le cas d'Hawaï où ils constituèrent l'ossature de l'armée qui permit au petit roitelet d'un district de l'île d'Hawaï, Kamehameha, de s'imposer dans tout l'archipel comme Kamehameha Ier le grand, premier roi d'une dynastie qui devait gouverner les Hawaï pendant tout le XIX^e siècle jusqu'à la révolution de 1893. A Tahiti, ce sont les mutins de la « Bounty » puis les missionnaires de la LMS qui « firent » Pomare, comme les méthodistes ont aux îles Tonga mis sur le trône le roi George Tupou Ier dont les descendants continuent à gouverner l'archipel. Mais dans bien d'autres archipels, en particulier dans le monde mélanésien où les structures politiques autochtones ne se prêtaient pas, nous le verrons, à une hiérarchisation unitaire, c'est au moment même de la colonisation que se sont définies des frontières issues des rivalités entre puissances impériales. L'exemple le plus frappant est celui de l'immense île de Nouvelle Guinée dont la moitié Ouest est revenue aux Pays-Bas avant que l'Est ne soit partagé entre un Nord-Est aux Allemands et un Sud-Est à la Grande Bretagne, puis à l'Australie. La partie allemande, accrue de l'archipel Bismarck et de l'extrémité NW de l'archipel des Salomon avec les îles de Bougainville et de Buka tomba en 1914 aux mains des Australiens qui réunifièrent ainsi la moitié orientale de la Nouvelle-Guinée. C'est cet ensemble composite qui devint en 1975 la Papouasie-Nouvelle-Guinée indépendante. Mais celle-ci était marquée par une double hypothèque territoriale. A l'Ouest, elle a une longue frontière avec la moitié occidentale de la Nouvelle Guinée, abandonnée par les Hollandais en 1963 à l'Indonésie qui en a fait sa province d'Irian. Cette frontière est devenue une zone sensible traversée par les guérilleros papous du « front de la liberté » combattant le pouvoir indonésien.
- 5 A l'Est surtout est apparu un problème majeur dans l'île de Bougainville, où se sont révélés des gisements importants de cuivre et d'or. A partir du début des années 1980, les habitants de l'île ont commencé à revendiquer contre les empiètements territoriaux des sociétés minières, puis cette contestation est passée sur le plan politique avec une demande d'autonomie, puis d'indépendance accompagnée d'une insurrection armée ouvrant la voie à une guerre civile meurtrière. Globalement, les gens de Bougainville se jugeaient exploités par ceux de la Grande terre et plus particulièrement par le lointain gouvernement de Port Moresby. La brutalité de la répression (épaulée un temps par les Australiens jusqu'à la révélation d'exactions commises par des forces gouvernementales papoues) entraîna des milliers de morts (20 000 dit-on) et l'interruption de l'exploitation minière. Ce n'est qu'en 1998 qu'on a abouti à un armistice, puis en 2001-2002 à un accord

de paix prévoyant le désarmement des insurgés et une large autonomie pour l'île, puis un référendum dans les 15 ans sur l'avenir de Bougainville.

- 6 Si la Papouasie Nouvelle-Guinée est l'exemple le plus dramatique des tensions issues de la pérennisation des découpages coloniaux après l'indépendance, d'autres constructions territoriales étaient fondées aussi sur des bases hétérogènes. C'était le cas de la petite colonie britannique des îles Gilbert et Ellice dont les différences de peuplement et de langues aboutirent au moment des indépendances à un divorce amiable donnant naissance aux deux micro-Etats de Kiribati et du Tuvalu. Cette affirmation des différences pourrait se retrouver dans l'avenir tout autant par exemple en Polynésie Française, où les îles Marquises refuseraient sans aucun doute une indépendance globale qui signifierait fatalement la domination de Tahiti et des îles de la Société.
- 7 La colonisation a aussi laissé un héritage porteur de conflits potentiels dans les archipels où elle a généré une immigration qui est venue se juxtaposer, voire se superposer à la population indigène ou autochtone. C'est le cas notamment des Fidji où entre 1873 et 1914, quelque 64 000 indiens furent importés pour travailler sur les plantations de canne à sucre qui se développèrent après le bref temps de prospérité du coton et lorsque la Grande Bretagne accepta de faire de l'archipel une colonie (1874). Avec un sex ratio parmi les immigrants de 4 femmes pour 10 hommes et un taux de fécondité extrêmement élevé chez les femmes indiennes, la communauté indienne des Fidji s'enracina très rapidement et rattrapa, puis dépassa en nombre après la seconde guerre mondiale la population autochtone, donnant naissance à une société duale dont les deux composantes, mélanésien d'un côté (les Fidjiens) et Indo-Fidjiens de l'autre vivaient et vivent encore côte à côte pratiquement sans mélange et avec des droits différents : c'est le terreau dans lequel s'est développé depuis 20 ans ce qu'on a appelé la crise fidjienne². On retrouverait de même les racines du « problème calédonien » dans la juxtaposition de trois populations : une indigène canaque affirmant son identité (Kanak) et revendiquant, comme aux Fidji, les droits éminents des premiers occupants ; une européenne issue de la tentative avortée de faire de la Grande Terre une colonie de peuplement, tant pénale que libre, une enfin, de Wallisiens surtout, venue pour profiter des emplois miniers ouverts en particulier lors du boom du nickel au début des années 1970. La question se pose différemment aux îles Hawaï totalement intégrées dans l'ensemble américain avec l'accession par référendum au rang de 50^e Etat des Etats-Unis en 1959 : là, la population « indigène » d'origine polynésienne a été submergée et diluée par métissage avec des vagues d'immigrants d'origines diverses, en majorité asiatiques : Japonais, Philippins, Chinois, Coréens, mais aussi Portugais, Espagnols, Porto-Ricains, voire Allemands ou Russes. En revanche, d'autres archipels n'ont connu, pendant le temps de la colonisation, qu'une immigration faible, ponctuelle et parfois temporaire et n'ont donc pas vu une véritable transformation de la composition de leur population. C'est le cas par exemple aux îles Tonga, aux Salomon, voire aux Samoa et même en Polynésie Française.
- 8 Si la colonisation a ainsi laissé un certain nombre de lieux et de causes de conflits potentiels, la décolonisation a fait naître, elle, un ensemble de petits Etats, voire de micro Etats insulaires en principe indépendants. Mais leur taille et leurs populations minuscules à l'échelle de l'aire Pacifique, et sauf exception, l'extrême modestie de leurs ressources posaient à l'évidence dès le départ la question de leur viabilité en tant qu'entités indépendantes. C'est une interrogation qu'une quarantaine de spécialistes, dont Joël, s'étaient posée déjà dans les années 1980 dans le cadre d'un séminaire international réuni à Azay le Ferron sous l'égide de François Doumenge, alors professeur au Museum

d'Histoire Naturelle, qui en éditait les conclusions. A partir de quelle taille et de quel poids économique un Etat peut-il être viable ? Les réponses ont été moins simples qu'on aurait pu penser et la définition même de la viabilité a été l'objet de vives discussions, d'autant plus qu'à l'époque la minuscule Nauru par exemple, riche de ses phosphates, pouvait apparaître, malgré son extrême petitesse, comme viable économiquement au moins tant que le gisement de phosphates n'était pas épuisé.

- 9 Enfin, la période récente, disons les 20 dernières années, a vu une transformation géopolitique majeure : les archipels océaniques, qui avaient joué un rôle stratégique si important durant la seconde guerre mondiale et qui sont restés des enjeux considérables dans la compétition Est-Ouest de la guerre froide, ont vu l'intérêt de leur situation, au cœur d'une aire Pacifique pourtant en pleine expansion, diminuer considérablement avec les progrès des moyens de transport et de communication, l'affaiblissement des tensions internationales et l'effacement de l'URSS. Les îles ont perdu ainsi le bénéfice des surenchères entre des camps antagonistes. Le temps n'est plus où le Kiribati pouvait faire jouer la menace d'accueillir dans ses eaux ces fameux « chalutiers » soviétiques à l'électronique si sophistiquée, tandis que le Vanuatu évoquait alors d'hypothétiques liens avec une Libye jugée très menaçante par le camp occidental.
- 10 Certes, les interférences d'acteurs extérieurs sur le fonctionnement des entités politiques insulaires, indépendantes ou non, n'ont pas cessé. On sait la façon dont certains petits Etats insulaires, membres de la commission baleinière, ont pu être courtisés par le Japon dans la perspective d'obtenir un vote favorable à la reprise de la chasse à la baleine dite « scientifique ». De même, les événements très récents des îles Salomon, avec des conflits politiques aboutissant d'un côté à la démission du premier ministre Snyder Rini et de l'autre au pillage et à l'incendie de la Chinatown d'Honiara, sont sous-tendus par l'opposition entre Chine de Pékin et Taïwan qui se combattent par partis politiques salomonais interposés et largement financés par l'une ou l'autre Chine.
- 11 Il y a donc indiscutablement toute une série de facteurs « extérieurs » liés à l'histoire et à l'évolution géopolitique actuelle qui placent les jeunes Etats insulaires du Pacifique dans des situations de faiblesse, d'instabilité et même de conflits. Cependant, ces facteurs « exogènes » sont loin de pouvoir expliquer à eux seuls l'aggravation récente des difficultés de tous ordres frappant une partie des jeunes Etats insulaires, notamment dans le monde mélanésien. On ne peut vraiment comprendre certaines fragilités, certaines fractures de ces jeunes Etats insulaires face à ce que nous pensons être la modernité si l'on ne fait pas référence à des facteurs « endogènes » plongeant leurs racines au plus profond de ces très anciennes civilisations dont les fondements culturels sont très différents des hiérarchies de valeurs et des modes de relations auxquels nous sommes habitués et que nous avons tendance à considérer comme universels.
- 12 Pour accéder à ces ressorts essentiels, un guide comme Joël Bonnemaïson, homme de terrain qui a acquis au fil des années ce que lui même appelle une véritable connivence avec ces sociétés, est indispensable. Même si le domaine de prédilection de Joël est bien défini, le Vanuatu, son expertise a une valeur beaucoup plus générale et s'élargit non seulement à l'ensemble des îles océaniques, mais encore à la spécificité des comportements liés à l'insularité. Cela ne l'empêchait pas de reconnaître la diversité des sociétés insulaires, et lui même se plaisait à souligner, dans nos discussions sur ce thème, la différence majeure entre les deux mondes, polynésien et mélanésien.
- 13 Le premier, le monde polynésien, localisé dans les îles généralement petites du centre et de l'Est du Pacifique, est fondamentalement tourné vers la mer et s'appuie sur une

organisation sociale hiérarchisée dominée par des rois et des prêtres. Le second, le monde mélanésien est d'une part beaucoup plus terrien et agricole et d'autre part s'est bâti sur des sociétés sans Etats, beaucoup plus fragmentées et égalitaires. Pour reprendre les mots de Joël, « le pouvoir politique s'y gagnait dans des compétitions de prestige et des relations d'échange. La société était une arène permanente où se jouaient la gloire des grands hommes et le pouvoir des Big Men ». Pas de centre, pas de périphéries ici. « L'espace politique se déploie en lignes brisées, selon un ensemble de nœuds politiques multiples qui se prolongent en réseaux secondaires quadrillant l'espace avoisinant selon un modèle d'espace réticulé » adapté à la nature géographique et à l'émission linguistique des mondes insulaires. On touche là à un problème majeur des jeunes Etats mélanésiens : comment surimposer sur ces structures fluides les rigidités de l'Etat nation tel qu'il est conçu dans nos sociétés occidentales ? Il y a là une source majeure de tensions, de mouvements plus ou moins anarchiques et centrifuges, d'autant que la mise en place d'un Etat véritable avec des structures d'encadrement solides exige des moyens matériels et humains qui dépassent souvent les possibilités d'archipels qui sont ainsi obligés de se placer dans la dépendance de bailleurs de fonds extérieurs.

- 14 Mais au delà de cette sphère politique, la compréhension de la situation actuelle dans nombre d'îles du Pacifique exige une prise en compte de la volonté d'affirmation identitaire et de revendication des droits éminents des premiers occupants qui s'exprime notamment à travers le rôle de la coutume, un thème largement développé par Joël et par bien d'autres chercheurs sur d'autres archipels, de Serge Tcherkezoff à Darrel Tryon et Paul de Dekker, sans oublier Marc Soulé qui a entrepris une thèse sur coutume et modernité avec une comparaison entre Wallis et Futuna et Samoa³. La coutume traduit bien sûr la volonté de pérenniser le passé et affirme une fidélité à la mémoire des anciens qui se transmet oralement de génération en génération. C'est comme dit Joël, « un retour aux valeurs et aux us et habitudes d'autrefois, avant que le choc du présent et de la modernité blanche ne bouleverse le cadre ancestral ». C'est un repli sur l'héritage culturel, un retour aux lieux, un retour aux mythes, un retour aux rites, un désir de retour à un âge d'or originel. Mais cet idéal est-il une réalité ou une reconstitution ? L'appel à la coutume n'est-il pas une forme de stratégie pour s'opposer aux valeurs de la modernité blanche, l'argent, la ville ? La coutume est en effet essentiellement rurale, et la ville, création européenne, est le lieu où l'on peut échapper à tout ce qui peut paraître contraignant dans la coutume, en particulier, pour simplifier, à la primauté de la communauté sur l'individu. Il y a une ambiguïté dans les rapports entre la coutume et la ville par le biais des migrations. Comme l'a très bien montré Joël au Vanuatu, mais comme on l'observe tout autant en Nouvelle Calédonie, la ville est bien sûr le lieu où l'on peut échapper à l'aspect oppressif de la coutume, à ses hiérarchies et à ses obligations sociales, et il y a alors rupture entre la coutume et ce migrant urbanisé. Mais il existe une autre migration vers la ville, souvent plus ou moins temporaire, faite surtout de jeunes qui vont gagner de l'argent à la ville parce que c'est là où il y en a, mais ces migrants restent en liaison étroite avec leur espace coutumier du village ou de la tribu, qu'ils font vivre en quelque sorte par l'argent transféré. C'est remarquable en Nouvelle-Calédonie, mais c'est une observation que l'on peut faire aussi aux Salomon où l'immigration des gens de l'île de Malaita à Honiara, la capitale de l'Etat sur l'île de Guadalcanal, faisait vivre les communautés de départ à Malaita. Ce drainage des ressources vers l'extérieur a entraîné la colère des autochtones de Guadalcanal qui, regroupés dans la milice armée de l'Isabu Freedom Movement, ont forcé plus de 25 000 Malaitans à repartir temporairement chez eux (Mai 2000). Bon nombre d'entre eux revinrent il est vrai à partir du 5 Juin 2000 en

force et en armes sous la bannière de la Malaita Eagle Force, ouvrant ainsi la voie à une véritable guerre civile que seule put calmer la venue en Juillet 2003 d'une force d'interposition des Etats du Pacifique, à large dominante australienne.

- 15 L'expression la plus caractéristique du poids de la coutume se retrouve dans le domaine du foncier. Beaucoup a été écrit, tant cette question est cruciale et reste au cœur même de certains problèmes insulaires majeurs, de la Nouvelle Calédonie aux Fidji voire aux Samoa. Par exemple, la pierre d'achoppement des relations entre Mélanésiens et Indo-fidjiens reste, aujourd'hui encore, au delà du contrôle du pouvoir politique, l'interdiction pour les Indo-Fidjiens de posséder la terre qui est réservée aux « fils de la terre » mélanésiens. Pour comprendre ce rôle du foncier, la lecture des analyses de Joël sur les territoires et les hommes lieux de Tanna nous éclaire sur les liens très étroits qui s'y établissent entre l'homme et la Terre, des liens bien différents d'une simple possession, des liens presque sacrés, quasiment charnels et en tous cas inaliénables à des étrangers, c'est à dire à des gens extérieurs à la communauté. On retrouve cet attachement viscéral à la terre, avec des nuances aux Salomon, dans la tradition Kanak de Nouvelle-Calédonie, mais tout autant dans le monde polynésien, par exemple aux Samoa. C'est que, plus généralement, ce lien à la terre est une caractéristique des sociétés insulaires et se retrouve, sous des formes juridiques différentes, dans le monde entier, des îles françaises de l'Atlantique (j'ai pu l'étudier moi-même à l'île d'Yeu par exemple) et des îles méditerranéennes jusque dans les plus lointains archipels du Pacifique. On est ici au cœur de l'insularité et plus précisément de l'île. Quoiqu'il en soit, cette question de la coutume foncière est souvent présentée comme une entrave majeure au développement et à l'investissement extérieur.
- 16 Les blocages sociaux se manifestent également par la violence qui touche sous diverses formes un certain nombre d'archipels, avec il est vrai des fondements qui peuvent être très différents. Il y a d'abord au cœur des civilisations traditionnelles un fond guerrier, et Joël Bonnemaïson, notamment dans « Tanna, les hommes lieux », décortique les causes, les modalités et les rituels de ces conflits traditionnels nés des rivalités permanentes entre groupes. Si ces guerres intra insulaires étaient souvent des affrontements limités entre guerriers dans le champ clos du « comportement d'arène » que Joël nous décrit, elles dégénéraient parfois en combats beaucoup plus meurtriers avant même que l'introduction des armes européennes ne les aggrave et n'en change, les règles. Cet atavisme guerrier reste sous-jacent. Il resurgit dans les conflits qui sont réapparus ces dernières décennies dans les hautes terres de Nouvelle-Guinée du fait de la faiblesse de l'Etat.
- 17 Ces traditions guerrières se sont épanouies aussi dans la constitution de cette armée fidjienne, entièrement mélanésienne, sur dimensionnée et présente avec brio sur plusieurs champs d'opérations internationales menées par l'ONU du Liban à l'Afghanistan. C'est cette armée qui est rentrée brutalement dans la politique intérieure des Fidji avec le coup d'Etat du Colonel Rabuka le 15 Mai 1987. Elle n'en est plus réellement ressortie depuis et les militaires et anciens militaires restent aujourd'hui très présents, même si certains vétérans ont retrouvé un théâtre d'activité extérieur rémunérateur mais risqué en s'engageant comme mercenaires dans des entreprises privées de sécurité en Irak et en Afghanistan. Aux îles Salomon aussi, nous l'avons vu, la vieille opposition entre gens de Malaïta et de Guadalcanal s'est concrétisée sur le champ de bataille d'Honiara par l'affrontement des milices armées de l'Isabu Freedom Movement et de la Malaïta Eagle Force.

- 18 Cependant, à côté de cette tradition de violence guerrière, s'est développée un nouveau type de violence associé notamment aux ébranlements sociaux issus de l'urbanisation accélérée. L'exode rural à Port Moresby ou à Lae s'est traduit par l'afflux de dizaines de milliers de jeunes plus ou moins totalement déracinés et sans travail qui se sont constitués en bandes rivales de « raskals » qui s'affrontent avec la plus extrême violence et ont fait de Port Moresby, dit-on, l'une des villes les plus dangereuses du monde. On retrouve là d'ailleurs le premier type de violence par une sorte de ritualisation des conflits qui opposent des groupes à dominante ethnique reconstituée à l'extrémité urbaine du chemin de la migration.
- 19 Enfin, on ne peut se préoccuper de l'évolution récente des îles sans souligner le rôle considérable de la religion, des églises, voire des sectes et des mouvements millénaristes. Joël a bien montré comment à Tanna la juxtaposition des catholiques, des protestants, des païens et des John Farm fondait une société originale. La place de la religion dans la vie des îles (pas seulement dans le Pacifique !) est si prégnante en général que la question du lien de cette spiritualité avec l'insularité doit être posée. En tous cas, l'isolement insulaire n'est pas sans rapports avec la floraison des cultes et des sectes les plus variés, y compris les croyances millénaristes évoquées dans cet ouvrage, que ce soit les John Frum de Tanna ou les étonnants cultes du cargo qui se sont développés dans les îles touchées par l'ordre de choc de la seconde guerre mondiale.
- 20 Bien sûr, n'ont été évoqués ici que quelques uns des thèmes fondamentaux pour lesquels l'œuvre de Joël me paraît fournir un éclairage en profondeur indispensable à ceux qui réfléchissent sur le présent et le futur des îles du Pacifique. Certes, le Pacifique se transforme, et les îles sont de plus en plus soumises aux contraintes de la mondialisation, à la monétarisation des économies et à l'urbanisation. Dans ce contexte, la question majeure n'est-elle pas finalement celle de l'adaptation, voire de la compatibilité et sous quelles formes, de ces sociétés autochtones avec la « modernité » et le « développement » (durable naturellement !), sans porter atteinte à leur irremplaçable identité ?

NOTES

1. J. Bonnemaison : Les fondements d'une identité : territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu et documents de l'ORSTOM n° 201, 1986

TI . L'arbre et la pirogue, 504 p

TII Les hommes lieux et les hommes flottants, 618 p

La dernière île ORSTOM ARLEA, 1986, 421 p

Pour une bibliographie complète de Joël Bonnemaison, voir D. Tryon et P. de Deckker : « Identités en mutation dans le Pacifique à l'aube du troisième millénaire », Bordeaux, 1998, CRET Coll. « Îles et Archipels » n° 26 p. 183-190.

2. Voir à ce propos F. Doumenge. La Mélanésie, « trou noir » du Pacifique. Tahiti – Pacifique Magazine n° 138, Oct. 2002, p. 15-23 – Ch. Huetz de Lempis Tensions, affrontements et crises dans les petits Etats insulaires du Pacifique. Géographie, n°27, automne 2003, p. 63-82. A paraître en 2008, F. Doumenge Les Fidji, un Etat prétorien. Paris et Bordeaux, PRODIG CNRS et DYMSET.

3. D. Tyron et P. de Dekker. Identités en mutation à l'aube du troisième millénaire. Bordeaux, Coll. Iles et archipels n° 26, 1998 P. de Dekker et L. Kuntz. La bataille de la coutume et ses enjeux dans le Pacifique. Paris, l'Harmattan, 1998, 238 p. (Coll. Mondes Océaniens).

RÉSUMÉS

Si l'histoire est responsable des situations de faiblesse et d'instabilité des jeunes Etats insulaires du Pacifique, comprendre fragilités et fractures présentes, envisager le futur, en appelle aux travaux de Joël Bonnemaïson sur les fondements culturels des comportements insulaires, nécessite de faire référence à des facteurs « endogènes » plongeant leurs racines au plus profond de ces très anciennes civilisations.

With regard to young insular states in the Pacific ocean, History is responsible for weakness and instability, but Joel Bonnemaïson's research shows how important is to consider the cultural bottoms of these very old civilizations.

INDEX

Mots-clés : océan Pacifique, colonisation, Etats insulaires, sociétés, culture

Keywords : Pacific ocean, colonization, insular states, societies

AUTEUR

CHRISTIAN HUETZ DE LEMPS

Christian Huetz de Lemps (chuetzdele97@numericable.fr) est professeur émérite à l'Université Paris Sorbonne. C'est un spécialiste du Pacifique et notamment des Hawaï. Il a dirigé de nombreux ouvrages et a récemment publié *Melting pot ou salad bowl*. « Le fragile équilibre de la société pluriethnique du 50e état des Etats-Unis », in *Mélanges Poussou*. Paris, PUPS, 2008 et « Rivalités et tensions ethniques aux îles Hawaï » in *L'Asie Pacifique, crises et violences*, Paris, PUPS, 2008.